

Corinne Legoy, Université d'Orléans

Bals masqués et costumés au XIX^e siècle : pourquoi, et comment, en faire l'histoire ?

Abstract

The entire 19th century was filled with masked and costume balls. Countless sources attest to these celebrations, private or public, official or oppositional, aristocratic or popular. In view of this, the silence of historians is striking; they have largely ignored this field of festive masquerading. Our contribution proposes to explore the reasons that compel us – as historians but also as teachers and citizens – to break this silence.

Peints, caricaturés et relatés à foison par les contemporains, surveillés scrupuleusement par les pouvoirs, fréquentés par des foules parfois impressionnantes, les bals masqués et travestis s'imposent comme l'une des formes massives – autant qu'oubliées – des fêtes du XIX^e siècle. Pourquoi et comment les rendre à la lumière ? Tel est ici notre propos. Quelques voies d'approche possibles de ces fêtes seront ainsi exposées, avant d'aborder, au gré de quelques exemples, les liens entre bals costumés et usages mémoriels ainsi que le sens de cette pratique, toujours entre rituel de consolidation du pouvoir et usage transgressif.

Lumière sur des nuits de fête : quelques voies d'approche

Formes, lieux et cadre : héritages et invention

Les formes et les codes de ces bals doivent, tout d'abord, être précisés. Certains bals sont masqués sans être costumés. Les hommes portent alors l'habit de soirée, éventuellement un masque, mais plus souvent un nez postiche, ainsi qu'un domino ; les femmes, quant à elles, y portent généralement le masque et le domino. D'autres bals sont à la fois masqués et costumés – le costume pouvant alors être obligatoire ou facultatif comme au bal de l'Opéra.

Au-delà de ces conventions, il importe d'éclairer les lieux qui abritent ces bals. Fort divers, ils vont des lieux traditionnels aux lieux neufs inventés par le siècle. Ce sont, tout d'abord, les bals publics, à savoir des bals ouverts à tous contre paiement d'un droit d'entrée. Vivaces dès l'âge censitaire, particulièrement nombreux à la fin du XIX^e siècle, ils se transforment au gré de l'évolution de l'offre de loisirs. Le premier d'entre eux est le bal organisé par l'Opéra de Paris, avant que les différents

LEGOY Corinne, « Bals masqués et costumés au XIX^e siècle : pourquoi, et comment, en faire l'histoire ? », in *Didactica Historica* 4/2018, p. 35-42.

théâtres ne se mettent à leur tour à en proposer, y compris hors de la période du Carnaval à laquelle le bal de l'Opéra reste, lui, circonscrit. Des salles de bal les abritent également, comme le bal du Prado ou le bal Bullier, puis, vers la fin du siècle, les cafés-concerts et les cabarets (ainsi du Moulin Rouge), avant les parcs d'attractions, comme le Magic City ouvert en 1910.

Tout aussi nombreux, les bals masqués et costumés privés fonctionnent sur invitation, au sein de cercles socialement, professionnellement et culturellement homogènes, où chacun se connaît et où l'amitié est un lien décisif pour « en être ». Au début du XIX^e siècle, ils poursuivent largement la tradition des bals masqués de cour et aristocratiques. Avec la monarchie de Juillet apparaissent les bals masqués d'artistes et d'hommes de lettres. En 1833, Alexandre Dumas organise l'un des plus célèbres, pour lequel, raconte-t-il dans ses *Mémoires*, Delacroix vint décorer un pan de mur¹. Plus tard dans le siècle, Michelet, Arsène Houssaye ou Offenbach en organisent dans leurs salons. À la croisée de cette vogue et du divertissement de cour, s'inscrivent aussi les bals officiels organisés par les cercles du pouvoir. C'est là une spécialité du Second Empire, qui voit les ministres de Napoléon III, mais aussi l'Empereur et l'Impératrice eux-mêmes, en organiser de nombreux durant le Carnaval.

Enfin, ces bals peuvent être des bals dits « de société », organisés par des associations. Ils se multiplient à la fin du XIX^e siècle. Ce sont, par exemple, des bals d'étudiants, inventifs et souvent provocants : le bal des Quat'z'Arts (des étudiants de l'École des beaux-arts de Paris), le bal de l'Internat (des étudiants en médecine) ou encore la fête du Point Gamma organisée par les élèves de Polytechnique. Ils se diversifient à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle avec les bals des ouvriers typographes, des « artistes peintres humoristes », de la Mutuelle des cinémas ou de l'Union des artistes russes.

Ce premier repérage des bals pose la question de leur inscription dans une tradition revendiquée ou remaniée – et, plus largement, du poids des rituels hérités dans les usages festifs. Au long du XIX^e siècle perdure le lien entre ces bals et le temps

du Carnaval. Ils en suivent le calendrier, à savoir de novembre-décembre à mars-avril au plus tard. Ce lien avec la tradition carnavalesque vaut ainsi pour le plus grand bal masqué public du XIX^e siècle qu'est le bal de l'Opéra. Cependant, au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle, cette pratique s'affranchit peu à peu du temps du Carnaval. Se pose alors, corrélativement, une nouvelle question : celle de l'invention de la nuit blanche festive, telle que peut la connaître notre siècle.

Pour une autre histoire de la nuit : la « nuit blanche » de fête

Les bals masqués et costumés sont des divertissements nocturnes très tardifs en un âge où la lumière n'a pas encore conquis totalement la vie nocturne des villes². Le début d'un bal masqué s'échelonne entre 21 heures et minuit, débutant le plus souvent aux alentours de 23 heures. L'ouverture de ces bals masqués est alors suffisamment tardive pour que les quelques heures qui les précèdent constituent un cliché de la littérature sur le sujet. Ces récits de l'attente du bal dépeignent le plus souvent une errance partagée entre amis, de café en café ou de salle de bals en salle de bals. Cette déambulation festive dans Paris n'est pas celle du flâneur, mais celle de la bande d'amis plus ou moins enivrés, costumés et débraillés, qui sillonnent la ville en attendant le bal masqué. C'est le monde des viveurs qui émerge ainsi, dans une fraternité d'avant-fête impérieuse pour éviter l'endormissement du bon bourgeois devant son journal dans l'attente d'un bal qu'il ne rejoindra jamais³.

Cette flânerie festive et nocturne liée aux bals masqués et costumés questionne également les liens entre fête, rue et ordre public. Ces bals de nuit sont en effet fort souvent le théâtre d'une véritable compétition des pouvoirs, où les uns (citoyens) invoquent l'usage hérité et les autres (pouvoirs politiques) l'ordre public.

² Sur cette question des perceptions et des usages de la nuit, nous renvoyons au travail fondateur de Simone DELATTRE, *Les douze heures noires. La nuit à Paris au XIX^e siècle*, Paris : Albin Michel, 2000, 680 p.

³ Tel que le dépeint, par exemple, Louis HUART, dans un chapitre intitulé « Entre onze heures et minuit », de son *Paris au bal*, Paris : Aubert et C^{ie}, 1845, p. 34.

¹ DUMAS Alexandre, *Mes Mémoires*, T. 9, Paris : Lévy, 1884, p. 69.

Vers une autre histoire de la rue et de l'ordre public

Si les usages rebelles et insurrectionnels de la rue au XIX^e siècle ont été largement étudiés⁴, les pratiques festives déployées dans la rue l'ont été beaucoup moins. Elles sont pourtant l'objet d'une intense législation, d'une surveillance scrupuleuse et de conflits parfois violents. Les sources policières, judiciaires et administratives révèlent les tensions que cristallisent ces divertissements dans l'espace urbain. Elles éclairent également le progressif refoulement public de cette tradition festive.

L'une des tensions les plus vives est liée au port du masque dans la rue. En la matière, le legs de la Révolution française est décisif: en 1790, la Commune de Paris interdit le port du masque durant les jours gras, ouvrant la voie à une législation largement répressive reprise par les différents pouvoirs. Alors qu'elle était traditionnellement tolérée dans les cortèges carnavalesques, la pratique festive de l'anonymat volontaire semble ainsi l'être de moins en moins à mesure que la rue s'impose comme espace de déchiffrement immédiat, et obligatoire, de l'autre⁵. Les normes de la décence dans l'espace public constituent un autre enjeu, non moins important, pour les pouvoirs publics. Les protestations croissantes de riverains contre la débauche et l'impudeur des déguisés témoignent ainsi d'un conflit d'usages et de représentations, qui fait se heurter la rue-lieu de divertissement partagé et la rue-« vitrine » édifiante de l'ordre social. Le bal des Quat'z'Arts qui cristallise, en particulier dans les années 1920, les critiques outrées des ligues de morale publique, est un exemple emblématique de ces tensions particulièrement vives autour des usages de la rue. Il témoigne ainsi, à sa façon, d'une forme d'affaiblissement de la tolérance vis-à-vis de la fête travestie dans l'espace public.

Tout ce que nous venons de voir montre que la question des fonctions de cette pratique festive est

loin d'être aisée à résoudre: rituel carnavalesque ou stratégie subversive? Réaffirmation cathartique et conformiste de l'ordre social ou contestation masquée, par la captation calculée d'une fête admise? Sur ce chemin incertain, quelques constats s'imposent.

Une pratique festive entre rituel de consolidation et usage transgressif

Trouble dans les normes du genre

Dans la société du XIX^e siècle, fondée sur un impératif de distinction et de lisibilité immédiate, les bals permettent pour beaucoup de femmes et d'hommes un affranchissement vis-à-vis de l'identité de genre. S'y trouvent ainsi fréquemment bousculés les codes de la femme « comme il faut ». Le travestissement est indissociable du dévoilement du corps et se costumer c'est souvent s'autoriser à montrer ce que les usages sociaux contraignent à cacher: les jambes en particulier, mais aussi le corps en lui-même. Se répand l'usage du « maillot » (justaucorps), qui donne la sensation que les femmes sont nues. Le bal masqué est également le temps d'un bouleversement des usages et des normes de comportement associés au genre féminin, comme le revendique la malicieuse Phémie de Gavarni (ill. 1).

Les hommes aussi peuvent se soustraire aux codes admis de la virilité en s'adonnant, dans les bals privés, au travestissement en femme. Mémoires et journaux consignent les anecdotes en la matière. Ainsi de M. de Mun, déguisé en femme au bal masqué de M^{me} de la Briche le 13 février 1820 et qui n'eut pas le temps de retirer son costume pour se rendre auprès du duc de Berry expirant sous le couteau de Louvel⁶; ainsi également, en avril 1860, du comte de Choiseul, déguisé en soubrette Louis XV au bal masqué de l'hôtel d'Albe et harcelé par plusieurs galants tout au long de la soirée⁷.

⁴ Citons, sans être exhaustive: ROBERT Vincent, *Les chemins de la manifestation (1848-1914)*, Lyon: Presses universitaires de Lyon, 1996, 394 p.; CORBIN Alain, MAYEUR Jean-Marie (dir.), *La barricade*, Paris: Publications de la Sorbonne, 1997, 522 p.; TARTAKOWSKY Danielle, *Les manifestations de rue en France, 1918-1968*, Paris: Publications de la Sorbonne, 1997, 869 p.

⁵ Sur cette question de l'anonymat volontaire, citons un article de Philippe ARTIÈRES, « La jeune fille au masque. Éléments pour une histoire du corps anonyme », *Corps. Revue interdisciplinaire*, n° 1, 2006/1, p. 39-43.

⁶ BOIGNE Comtesse de, *Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne*, T. 2, Paris: Émile-Paul Frères, 1921, p. 25-26.

⁷ LANO Pierre de, *Les bals travestis et les tableaux vivants sous le Second Empire*, Paris: Simonis Empis, 1896, p. 20.



— Encore une nuit blanche que tu me fais passer, Phémie. — Eh bien !
et moi donc ? — Toi, Phémie, c'est pour ton plaisir. — Eh bien ! et toi ?
est-ce que ce n'est pas pour mon plaisir, bête ?

Ill. 1 : Phémie se préparant avant son bal masqué.

Caricature de Gavarni, dans *Le Diable à Paris. Paris et les Parisiens à la plume et au crayon*, Paris : Hetzel, 1868-1869, p. 9.

Bibliothèque nationale de France, Paris.

Gallica. Domaine public.

Mise à l'épreuve des normes du couple

Le bal masqué et costumé est également une pratique qui met à l'épreuve les normes conjugales. Mémoires, caricaturistes ou moralistes s'accordent sur ce point : les ingénieuses combinaisons des bals masqués sont plus avantageuses pour les amants que pour les maris, pour les maîtresses que pour les épouses. Les uns s'y

rendent pour abriter des aventures extra-conjugales, les unes y suivent un mari pour démasquer ses mensonges, les autres y cherchent une liaison avec des femmes hors de leur milieu, certains ou certaines, enfin, s'y réfugient pour vivre des aventures sexuelles que la sphère sociale et la morale commune condamnent alors. Cela explique la formule lapidaire du *Nouveau manuel complet de*

la bonne compagnie, ou guide de la politesse et de la bienséance destiné à tous les âges et à toutes les conditions, de M^{me} Celnart : « Les bals publics travestis sont des divertissements où la bienséance n'a que faire ; nous n'en parlerons pas »⁸.

De surcroît, la prostitution s'y invite fréquemment, y compris la prostitution homosexuelle, comme le rapporte, par exemple, un passage éclairant du *Journal* des Goncourt :

« Puis on parle pédérastie, et d'un certain pédéraste se faisant 1 800 frs dans la saison des bals masqués, pédéraste qui a trouvé le moyen de se faire de la fausse gorge avec du mou de veau qu'il fait bouillir, et taille en forme de téton. L'autre jour, dit-elle [M^{lle} ***], il était désolé. Un putain de chat, ainsi qu'il s'exprime dans son dialecte franco-germanique, au moment où il allait partir pour l'Opéra, avait mangé un de ses seins, qu'il faisait refroidir dans le chéneau de sa mansarde. »⁹

Brouillage des codes sociaux

Plus généralement, ce sont les codes sociaux qui se trouvent brouillés par ce divertissement. En attestent les bals masqués et costumés fondés sur un renversement des places assignées dans l'espace social : les élites se griment en pauvres, en mendiants ou en gens du peuple, et retournent ainsi la tradition carnavalesque du peuple qui prend le pouvoir. Le Second Empire fourmille de bals en domestiques, en forts des halles ou en villageois. Le déploiement d'usages propres aux bals masqués et costumés contribue également au brouillage des codes sociaux : le tutoiement obligatoire, la langue volontairement vulgaire des balochards, la pratique de l'intrigue où hommes et femmes jouent à se mystifier dans l'anonymat. Souvent décolletées « par en haut et par en bas aussi » selon le bon mot

⁸ CELNART Elisabeth, *Nouveau manuel complet de la bonne compagnie, ou guide de la politesse et de la bienséance destiné à tous les âges et à toutes les conditions*, Paris : Librairie encyclopédique de Roret, 1863, p. 216.

⁹ GONCOURT Edmond et Jules de, *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire*, 2^e volume, 1862-1865, Paris : Charpentier et C^{ie}, 1887, p. 94 [22 février 1863, relation d'une discussion chez Flaubert].

de Mérimée¹⁰, les femmes s'affranchissent de la pudeur et de la décence obligées de leur vestiaire quotidien.

Mais si les bals masqués et costumés sont un temps de subversion, ils peuvent être aussi un espace de consolidation du pouvoir.

Un espace de consolidation ou de subversion du pouvoir ?

Le Second Empire a pratiqué singulièrement les bals masqués officiels et politiques et en a fait un vecteur privilégié de consolidation du pouvoir. Le faste des costumes, des décors et de l'ornementation des salles sert l'ambition du régime de démonstration publique de son prestige¹¹. Ces bals servent également à la mise en scène directe des succès du régime : il en va ainsi du bal costumé organisé au ministère de la Marine et des Colonies en février 1865, où un cortège cochinchinois vient faire écho à l'établissement concomitant de la colonie française de Cochinchine. La vogue des burnous, des chlamydes rayées, des pyramides sur la tête au moment de l'inauguration du canal de Suez en 1869 s'inscrit dans cette même exploitation propagandiste des fêtes costumées.

Cependant cette fièvre des bals masqués et costumés a, parallèlement, contribué à nourrir l'imaginaire négatif du prince double, secret et menteur. La collusion de la métaphore et de l'usage, entre le Sphinx et l'amateur de fêtes costumées, que Charles Vernier peint dès 1851 (ill. 2) a englouti l'usage officiel du travestissement festif, consacrant la fin du bal masqué comme pratique officielle instrumentalisée par les cercles du pouvoir. Le pouvoir républicain rompt radicalement avec cet usage, tant au niveau de la pratique que de la métaphore.

¹⁰ MÉRIMÉE Prosper, *Lettres à une inconnue*, T. 3, Paris : Calmann-Lévy, 18... , p. 91 [Mardi soir, 1^{er} mai 1860].

¹¹ Pour une vue d'ensemble, on renvoie au colloque organisé au musée d'Orsay, les 24 et 25 novembre 2016 : « Sans blague aucune, c'était splendide. Regards sur le Second Empire » : communications enregistrées, en ligne sur le site du musée : <http://www.musee-orsay.fr/fr/evenements/colloques/presentation-generale/article/regards-sur-le-second-empire-45428.html?cHash=7f7d4ec593>, consulté le 23.11.2017. Sinon, citons en particulier : GLIKMAN Juliette, *La monarchie impériale. L'imaginaire politique sous Napoléon III*, Paris : Nouveau Monde éditions, 2013, 540 p. ; MAUDUIT Xavier, *Le ministère du faste. La Maison de l'Empereur Napoléon III*, Paris : Fayard, 2016, 465 p.



chez Aubert & Co. Pl. de la Bourse 29, Paris.

Imp. de M. V. Aubert & Co. Pl. de la Bourse 29, Paris.

— Dis donc, beau masque, on dit que tu aimes à faire boire du Champagne....
en aurais-tu par hasard une bouteille sur toi ?.....

Ill. 2 : Caricature de Louis-Napoléon Bonaparte et Adolphe Thiers en amateurs de fêtes travesties et de champagne. Lithographie de Charles Vernier, 1851. Bibliothèque nationale de France, Département des estampes et de la photographie, Paris. Gallica. Domaine public.

Masques et costumes : jeu sur les temps, constructions mémorielles ?

Jeter la lumière sur ces bals masqués et costumés, c'est aussi ouvrir la piste du rapport au temps et démêler l'écheveau des modes qui – au-delà de l'apparence figée de la pratique – les rattachent aux soubresauts de l'histoire.

Des modes ?

Les modes sont tributaires des codes définis pour les bals. Ceux-ci peuvent avoir pour thème une période précise de l'histoire, comme les bals Louis XV fort à la mode sous le Second Empire. Ils peuvent être aussi – à partir de la fin du XIX^e siècle – des bals à thème : fêtes du Ventre de Paris ou du Clair de Lune chez Paul Poiret dans les années 1910 ; bal de la Mer ou du Tricentenaire de Racine chez le comte Étienne de Beaumont dans l'entre-deux-guerres. Mais les bals, le plus souvent, sont sans contrainte thématique et laissent libre cours à l'inventivité, fort grande, des femmes et des hommes du temps. Pour le Second Empire, citons Gustave Doré déguisé en campagne mouillée par la pluie, le duc de Dino déguisé en arbre ou la comtesse Walewska en eau et la princesse de Metternich en air¹².

En regard de cette fantaisie, qui paraît sans limite, s'esquisse une histoire possible des modes costumées. Se repère, par exemple, un âge de l'instrumentalisation politique offensive des costumes vers la fin de la monarchie de Juillet et sous la Seconde République : costumes de « *liberté au bonnet phrygien* », de « *Paillasse-réac* » ou de « *Pierrot démoc-soc* » ne sont alors pas rares. Sous Napoléon III s'épanouit la vogue Louis XV, combinant imaginaire du faste et socle référentiel hybride du régime. D'autres modes se repèrent encore : mode russe au moment de la guerre de Crimée ou vogue scientifique sous la III^e République.

¹² ALLEM Maurice, *La vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris : Hachette, 1948, p. 150 ; FILON Augustin, *Mérimée et ses amis*, Paris : Hachette, 1894, p. 314.

Concernant les masques, l'histoire reste à écrire. Quelques remarques peuvent cependant être faites. Jusqu'à la fin du Second Empire, les masques sont le plus souvent de simples loupes, en papier mâché, en velours, en soie ou en dentelle. Sous la III^e République, en revanche, apparaît le masque d'actualité politique : masques de Bismarck, de Thiers, de Gambetta ou de Boulanger, masques façonnés à partir de photographies apportées font alors rentrer la polémique dans le divertissement.

Peut-on, historien ou enseignant, aller au-delà de ces constats esquissés à grands traits et faire le lien entre modes costumées et régimes d'historicité, selon l'expression de François Hartog ?¹³

Des régimes d'historicité ?

Si cette pratique du travestissement festif nous renvoie à une fascination pour le passé et à un goût pour l'histoire propres au XIX^e siècle, elle témoigne aussi de rapports fluctuants au temps – et donc de différents régimes d'historicité. Il est frappant de constater combien les costumes du Second Empire puisent prioritairement leur inspiration dans le passé, parfois dans l'actualité glorieuse du régime, mais quasiment jamais dans le futur ou dans l'évocation d'inventions qui projeteraient vers l'avenir. À l'inverse, les costumes de la III^e République s'inspirent fréquemment de projections scientifiques ou de l'actualité politique¹⁴. On ne peut dès lors que s'interroger sur le contraste entre un régime, la III^e République, qui s'invente des modèles dans la célébration du progrès ou dans la polémique politique, et un autre, le Second Empire, qui privilégie la captation du passé et la célébration consensuelle des hauts faits du régime.

Pour conclure, nous voudrions souligner la force des questions posées par ces fêtes travesties et

¹³ HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris : Le Seuil, 2003, 272 p.

¹⁴ Un seul exemple extrait de la rubrique « *Élégances* » de *Paris-Soir*, du 10 février 1927 : « *Délaissant à propos les Bergères, les Arlequines, les Pierrettes, les saltimbanques, les pâtisseries, rebattues depuis longtemps, vous jetterez votre dévolu sur un costume d'actualité. Les événements de l'année vous en fournissent le thème : pourquoi n'imaginerez-vous pas un costume de "Télégraphie Sans Fil" ou d'"Impôt sur le revenu" ? Voilà qui vous permettrait les plus folles interprétations.* »

masquées : ce sont celles de l'anonymat, fût-il festif, dans l'espace public ; des rapports de chaque société aux identités assignées et repérables ; de la tolérance au déploiement de la fête

dans la rue ; des sens conférés aux pratiques festives héritées. Autant de questions cruciales pour les sociétés du passé comme pour nos sociétés contemporaines.

L'auteure

Corinne Legoy est maître de conférences en histoire contemporaine à l'université d'Orléans. Elle est l'auteur de *L'enthousiasme désenchanté. Éloge du pouvoir sous la Restauration* (2010, Société des Études robespierristes, prix Albert Mathiez). Ses travaux portent, en particulier, sur les usages politiques de certaines pratiques sociales et culturelles, comme le théâtre ou la poésie. Elle travaille actuellement sur les bals masqués et costumés du XIX^e siècle aux Années folles (« Delphine Baron, la fée du travestissement en procès. Bals costumés et normes sociales sous le Second Empire », *Modes Pratiques. Revue d'Histoire du vêtement et de la mode*, n° 1, 2015).

clegoy@free.fr

Résumé

Le XIX^e siècle tout entier est parcouru de bals masqués et costumés. D'innombrables traces témoignent de ces fêtes – privées ou publiques, officielles ou contestataires, aristocratiques ou populaires. En regard, frappant est le silence des historiens, qui ont largement déserté ce champ du travestissement festif. Notre contribution se propose donc d'explorer les raisons qui nous invitent – en tant qu'historien, enseignant mais aussi citoyen – à rompre avec ce silence.